

NOTES SUR LE CONCEPT D'APPROPRIATION

Pierre SANSOT

Professeur à l'Université des Sciences Sociales de Grenoble
Directeur de l'Institut de Philosophie et Sociologie de Grenoble
Directeur de l'Equipe de Sociologie Urbaine de Grenoble

Université des Sciences Sociales de Grenoble
Institut de Philosophie et Sociologie
BP 47
38040 GRENOBLE CEDEX

RESUME

Il s'agit de situer le concept d'appropriation et de chercher dans quel contexte il prend un sens. On a l'habitude de le lier à toutes sortes de pratiques grâce auxquelles une chose, un être, porte ma marque et devient mien. Nous nous proposons de montrer que l'appropriation se réalise grâce à différents processus d'identification qui ont, ou non, partie liée à une pratique. Etrange pouvoir, presque infini et cependant presque voué à l'échec puisque l'autre, dans cette entreprise, perd de son altérité et devient par quelque côté semblable à nous à moins d'imaginer un monde composé de rebonds, d'échecs, de scintillements qui, de différences en différences, assureraient la continuité du même.

Je voudrais, dans les limites de cette communication, m'interroger sur cette notion d'appropriation, dégager ses contours, montrer en quoi elle colle à la condition humaine, en quoi elle se distingue d'autres notions aussi voisines que celle de possession ou de travail, considérer les raisons de la faveur qu'elle connaît et enfin me demander quel bénéfice on peut espérer de son usage. Ce sera donc un travail un peu théorique mais la théorie ne nous éloigne pas nécessairement de la vie et la philosophie peut au moins être considérée comme la mise en circulation d'idées dont des esprits plus positifs essayerons le bien-fondé. Ce sera un essai quelque peu rhapsodique puisque cette notion sera examinée dans ses applications à des champs aussi divers que l'espace, le langage et particulièrement la ville mais ces variations ont pour fin de faire "pirouetter" le concept, de le forcer à nous montrer quelques-unes de ses faces, de rechercher un noyau de signification qui demeurerait d'un champ à l'autre. Cette tentative ne sera pas nécessairement empreinte de facilité pour deux raisons. Cette notion appartient trop à notre modernité pour que nous puissions aisément décoller d'elle et d'autre part, elle se situe du côté du faire et en tant que telle elle participe à l'obscurité qui enténébre l'action, la création, toutes ces opérations qui ne se déduisent pas simplement d'une décision intellectuelle.

Quelles sont les conditions requises pour que cette notion d'appropriation gagne en consistance ? Il faut que se dissolve l'idée d'un donné en quelque sorte achevé, parfait auquel nous ne pourrions rien à ajouter sinon quelques détails, quelques jolieses. Or notre premier mouvement est bien de croire que le monde se suffit à lui-même : soit parce qu'il est l'oeuvre d'un créateur qui nous en lèguerait tout au plus l'usufruit, soit parce les choses, par elles-mêmes, possèdent de la consistance, de la concrétude, paraissent de toute leur hêbétude, se clore sur leur propre inconscience et il faut beaucoup d'attention pour surprendre leur hésitation, leur vacillement, leur part de manque et d'inachèvement. Après coup, les actions et surtout les plus belles paraissent s'être réalisées dans un état de grâce qui exclut l'effort, les tâtonnements : il suffit qu'Alexandre, César paraissent pour que les cités se soumettent ; nous supportons mal l'idée qu'une oeuvre sublime ait pu passer par des ébauches imparfaites.

Or, en fait, pour l'homme, rien n'est donné, même pas le plus proche, le plus habituel, le plus familier comme ce présent que je vis, ce corps qui est le mien, cette douceur du printemps qui paraît fondre sur moi et à laquelle je parais ne pas pouvoir me soustraire. Demeurons pour l'instant au niveau le plus élémentaire, celui de la perception des choses, niveau que nous tiendrons pour le révélateur de la condition humaine et revenons aux leçons de la phénoménologie. Un objet, un être ne se livrent pas d'un bloc mais seulement par profils : non point cette table toute entière mais certains de ses pieds, le dessus ou le dessous de la table, avec le sentiment désespéré que tout gain s'accompagne d'une perte, que je ne peux voir une face qu'à condition de ne plus apercevoir cette autre face. Il y a donc un ceci puis un cela, un perspectivisme spatial doublé d'une quête temporelle encore plus sensible dans l'appréhension de l'être qui me livre des profils successifs, parfois contradictoires, de sa personne. Ce qui m'est donné d'un seul coup et sans que je fasse acte d'appropriation, c'est l'imaginaire et non le réel, l'image et non le perçu. En ce sens on a pu parler d'un "athéisme" pratique d'Husserl voulant signifier que pour lui-même Dieu s'il percevait devrait

se soumettre à cette saisie successive par profils par perspectives. Les Anciens ignoraient-ils donc cette évidence ? Ils la reléguèrent au niveau incertain des apparences parce qu'ils rabattaient la perception sur le savoir et qu'une idée (de cercle, de table, de Paul) peut s'apercevoir dans une totale transparence. Si nous nous tournons du côté de l'espace, nous dirons de la même manière qu'une ville doit s'apprendre (donc s'approprier) parce qu'il est de son essence de se livrer à travers une série de manifestations. Il est vrai que le géographe, l'économiste, l'urbaniste ont parfois une vue globale, simultanée, omniprésente d'une cité : un banc, un tableau, à différentes entrées, une maquette. Et le touriste pressé se pénètre de l'idée qu'il fera un sort rapide à la ville qu'il visite quand il aura traversé et amalgamé les lieux les plus significatifs. L'existant, le promeneur amoureux des villes réelles a perdu cette illusion dont il ne voudrait pas. Il y a toute une somme d'enfilades, de prises, de séquences, cette rue, puis cette autre rue qui laisse pressentir une place souveraine et maintenant ces arcades qui font le silence sur le reste de la ville. Il y a cette ville jamais offerte une fois pour toutes mais absente et présente à la fois, reconquise et reperdue dans la jubilation, dans l'angoisse, dans la tristesse.

On voit assez bien à partir de cette description à quel point une théorie de la "perception" redonne vigueur à la notion d'appropriation. En mettant l'homme en situation, elle lui montre la nécessité de parcourir, d'épeler, de recollecter les phénomènes, de tenter de conserver quelque chose de ce qui a été acquis, de présumer, par une sorte de pari et de coup de force, l'avenir ; bref, elle lui montre la nécessité où nous sommes de nous approprier le monde. Cet argument théorique n'est pas pour autant sans conséquence pratique car en tant que "chercheurs", en tant qu'individus voués à des tâches intellectuelles, nous sommes enclins à l'idéalisme, nous sommes tentés de croire qu'un phénomène se réduit à son essence (= à ce qu'il a d'essentiel) et qu'il suffit d'appréhender cette essence pour le posséder - et alors nous éliminons des tâtonnements, les ratés, les demi-victoires, le perspectivisme de l'appropriation. Nous affirmons que la vraie et seule ville c'est celle de l'urbaniste qui est offerte étalée à mon regard tout comme le vrai corps c'est celui que je considère sur une planche d'anatomie, tout comme la réalité de la lune m'est dévoilée par l'astronomie. Or nous prétendons qu'il existe une connaissance d'un autre niveau et que l'on ne peut dévaluer en fonction de ce que serait la véritable connaissance. Cette connaissance qui est de l'ordre du profil, de la manifestation ne nous paraît pas illusoire car si elle l'était, elle devrait se dissoudre au regard d'un savoir qui en montrerait la futilité. En outre, sans cette distinction qui rend justice à l'acte d'appropriation, on en arrive à construire des villes "idéales" que personne ne peut habiter (en donnant à ce verbe son sens le plus fort et le plus noble) et on nous forge des corps qui ne sont le corps de personne.

Nous tenterons maintenant d'exposer un second thème, cette fois d'ordre culturel et qui évoque une rupture dans l'histoire de l'Occident. Bien connu dans sa généralité, il va vite se gauchir, il va perdre de sa rigidité et de son importance et nous aurons à nous l'approprier. Il s'agit de l'avènement de l'homme faustien (Spengler) qui cherche à devenir "maître et possesseur de la nature", qui araisonne le monde, qui l'exploite sans vergogne - traçant des autoroutes là où il y avait des vignobles, aménageant des cimes sauvages, joignant les continents par de véritables ponts aériens. Il s'agit bien d'une

véritable mutation idéologique qui caractérise les temps modernes puisque dans l'Antiquité gréco-romaine la technique et le savoir étaient déjà assez développés pour mettre en coupe réglée les phénomènes, puisque des "sociétés primitives" ont, semble-t-il refusé délibérément l'aventure technique : la modification forcenée du milieu ne leur paraissait pas une tâche urgente et digne d'être poursuivie ; elles préféraient le loisir ou la guerre ou les jeux de la parole ou les transes émotionnelles ; elles répugnaient peut-être (P. Clastres) à cette division du travail qui entraînerait une domination politique effrontée.

Cependant nous n'accepterons pas sans résistance cette identification supposée des concepts de possession, de travail industriel et d'appropriation. La possession n'implique pas nécessairement l'appropriation. Il arrive très souvent que l'objet possédé nous demeure extérieur et nous ne pouvons que nous en féliciter ; car sans cette distraction et cette indifférence que de liens se tisseraient entre l'homme et les objets qu'il manipule ! D'autre part, la possession est seconde ; elle n'a pas de sens que dans un univers où les actes d'appropriation se sont manifestés ; elle se donne comme le moment juridique qui succède à un processus vital beaucoup plus sauvage. En ce qui concerne le travail nous supposerons pour l'instant que l'appropriation entre comme lui dans la catégorie du faire qui s'oppose à d'autres dimensions humaines comme celle de la contemplation. Seulement l'appropriation me semble mettre davantage d'accent sur une sorte de transsubstantiation : l'objet qui m'était étranger se met à devenir un élément de ma sphère propre. Dans le domaine de l'agir on peut aussi bien s'intéresser au simple résultat, négliger le processus par lequel le sujet se trouve affecté par l'action. Je ne peux m'approprier une réalité qu'en m'exposant, qu'en m'engageant moi-même, qu'en ouvrant une relation à la seconde personne qui n'intervient pas toujours dans le travail et qui peut en entraver l'efficacité. De là le rôle de ce qu'il y a en nous de plus chaud, de plus remuant, de plus sensibilisé : notre corps. Il faut que mon corps soit de la partie et même un patron ne s'approprie son usine que si son regard se laisse accrocher par les machines, par les employés de l'entreprise qu'il dirige. Il en est ainsi à plus forte raison dans le face à face que je soutiens avec le monde. Ainsi il faut qu'une ville m'entre dans les talons, dans les jambes, dans les reins (ne fut-ce que sous l'effet de la fatigue), que parfois elle me saisisse à la gorge et me bouleverse. La ballade, la dérive, la déambulation de l'amoureux d'une ville n'ont rien d'une promenade sage : par elles je me change en corps glorieux ou souffrant au contact de tant d'autres corps et la ville devient chair parce que, moi-même, je me suis fait chair.

Le travail cherche à doter l'objet d'une forme encore plus signifiante et plus achevée. On a le sentiment que souvent, au contraire, et nous verrons pourquoi, l'appropriation s'opère à l'aide d'un gauchissement de l'être. Il en serait ainsi d'une langue, d'une demeure trop belles dans leur cohérence propre, dans leur simplicité idéale et qui semblent n'avoir pas besoin de moi. Et il est bien vrai qu'un système linguistique vient toujours d'ailleurs, que je le trouve tout constitué, qu'il possède ses critères de pertinence, son jeu phonétique, ses flexions et qu'il existe une clôture interne des signifiants. Le sujet parlant est bien tardif et cependant il n'est pas tout à fait parlé par le langage. Il opère toutes sortes de distorsions sur cet instrument parfait qui semblait ne même pas avoir besoin d'une conscience pour s'actualiser. L'écart se creuse entre le langage institué et la parole,

non seulement par l'actualisation référentielle de la phrase, du discours mais par une somme d'"anomalies", d'accentuations, de déplacements, comme si l'organe vocal et l'intention de discourir prenaient plaisir à introduire du flou dans la rigidité et à prendre le large vis-à-vis de la norme. Nous bricolons, sans trêve, notre langage comme d'autres bricolent leur pavillon de banlieue. Ce que nous prenons pour une accumulation de laideurs offensantes pour le bon goût traduit en fait la volonté de défaire, de refaire, de surajouter, de mutiler, de museler, de comprimer, de compresser, de stranguler, de travestir, de "bichonner", de refondre, de briser, d'agglutiner, de se surprendre soi-même. Etrange irruption dans le phénomène architectural de la sécrétion, de la bave, de la morve, des éléments mal ficelés ... Il entre, cette fois, une nouvelle dimension qui est celle d'un rapport presque obsessionnel, parfois pervers. Le pavillonnaire n'en finit pas de tracasser sa pauvre terre, de badigeonner et de fatiguer ses murs, d'interpeller matin et soir les mauvaises herbes ou les insectes ou les cailloux de son jardin. Par conséquent, en dehors d'une transformation ordonnée des phénomènes, l'appropriation peut se produire, d'une façon très satisfaisante, là où la réalité a d'abord été oeuvrée par d'autres (le pavillon, ou encore, là où par essence, elle ne peut être créée par un individu singulier (le langage), ou encore là où, mis à part quelques cas exceptionnels, elle ne peut être que parcourue, reconnue mais non transformée (la ville).

A titre d'hypothèse paroxystique, nous voudrions encore davantage distinguer les deux notions de travail et d'appropriation. Nous dirions volontiers que cette dernière repose essentiellement sur le procès d'identification qu'il y ait ou non modification de la réalité concernée. Je m'approprie ce à quoi j'aime m'identifier, ce que je consens à reconnaître comme mien. Or il est des travaux même nobles, même ontologiquement nobles dans lesquels je ne me reconnais pas. Des matières parfaitement oeuvrées et qui en un sens portent ma marque mais qui me demeurent étrangères. En outre, le travail suscite son propre entraînement, se perpétue presque de lui-même, impose ses propres normes ; il m'investit plus que je ne m'y investis. Nous situerions la notion d'appropriation plutôt du côté de la sphère affective que de l'agir. Le privilège de la personne est de préférer, de distribuer le proche et le lointain et le tout autre et l'indifférent dans une carte du Sentir. On croit trop vite qu'on s'approprie ou qu'on ne s'approprie pas une chose comme si l'on se trouvait dans le domaine du tout ou rien qui a plutôt un sens dans l'ordre de l'action. En fait je consens plus ou moins à m'identifier à une chose et c'est en cela que je la dis plus ou moins mienne. Cette proximité élective ne recoupe pas une proximité en quelque sorte matérielle. Il est des éléments de mon corps qui demeurent en moi mal connus, étrangers, zones mortes parce que je les déserte ou que je ne les accepte pas ; en un sens le corps se donne lui aussi comme une pluralité à la surface de laquelle je me promène. En revanche, je peux avoir pris en charge cet arbre, ce pont, cette enfilade de rues et chaque fois que je les retrouve, c'est moi-même que je reconnais et que je salue. Ou encore ce paysage réveille en moi d'autres paysages et je l'annexe avec tendresse. Nous déplacerions considérablement la question en affirmant maintenant : ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on est ou ce que l'on fait, mais ce que l'on accepte ou ce que l'on refuse. Quelque soit l'être que je devienne, quelles que soient les actions que je mène à bien, il est des choses que je n'accepterais jamais et donc que je ne m'approprierais jamais. Notre capacité d'accueillir est immense tout autant que notre capacité de laisser au-dehors et de neutraliser : les deux font énigme.

Comment se produit ce mouvement d'identification ? Il y a bien sûr l'identité que les autres me prêtent quand je suis enfant et que j'endosse. Ce thème contemporain ne manque pas de sens mais il laisse encore dans l'ombre notre capacité à nous identifier. C'est pourquoi nous ferions volontiers appel à une vérité hégélienne. La conscience est relation ; elle n'est rien sans l'Autre et je Je qui se donne comme l'un des pôles de la relation est une forme vide. De là, sa boulimie infinie. Il faut que je m'identifie (avec le secours ? par la contrainte des autres ?) à quelque chose pour exister, par exemple à certains éléments de mon corps ou de la terre. La situation initiale peut comporter une part d'arbitraire vite oubliée. Ainsi celui qui plante sa tente dans la plaine et très vite le monde s'organisera autour de son campement. Une fois ce noyau créé, il m'est possible de lui rapporter d'autres images et d'augmenter mon empire avec des dissonances, des constantes, des différences. Nous proposerions donc l'image d'un monde avec un horizon, avec des territoires barriolés, un monde où le moi, les autres, les choses se soutiennent par leurs affinités souterraines et parce qu'elles chantent la même mélodie et où elles se rappellent à leur bon souvenir comme des amis se font signe entre eux. Nous voilà bien loin de la position en surplomb qu'implique le travail puisque le moi y prend ses distances par rapport à l'objet qu'il veut façonner. Nous avons donc ici une pensée de la coexistence, de l'amitié et non de la dualité.

Un thème, quand il va, quand il doit surgir, semble après coup avoir été rendu nécessaire par toutes sortes de pensées dominantes ou de situations prégnantes. Nous pourrions multiplier la mise en évidence de ces lignes de prédisposition. En voici quelques-unes exprimées dans un certain désordre et que nous prélevons volontairement des horizons les plus divers.

Le développement des disciplines génétiques telles la psychologie de l'enfant. Car elles mettent l'accent sur les apprentissages, sur les paliers : les couleurs, la profondeur, les contours de son corps, la constance du champ perçu, rien n'est donné à l'enfant qui vient de naître et il lui faut en quelque sorte procéder à un double mouvement de désappropriation et de réappropriation. D'abord se déprendre de ce non-moi dans lequel il reposait comme dans le sein maternel, procéder à une césure douloureuse puis sur un mode conscient reprendre possession de ce qui n'est pas lui, ne pas s'y sentir un exilé (cf. par exemple les travaux de Winnicott sur l'objet transitionnel).

L'avènement de l'ethnologie. Car elle nous mène par un autre détour aux mêmes conclusions. Elle nous assure que nous avons tout à apprendre. La manière de marcher, de porter un fardeau, d'user de nos mains, de vivre en bonne intelligence avec notre corps. Alors l'appropriation chemine en empruntant une voie qui lui est propre, qui n'est pas celle d'une conduite instinctive et qui n'est pas non plus celle d'un comportement raisonnable.

L'essor d'une sociologie dynamique. Car elle aperçoit un rapport de forces là où on croyait être en présence d'une situation figée. Il n'existe pas de vide, d'espace neutre, d'institutions sages, de sujets soumis. Des strates ou des classes sociales cherchent à s'emparer des institutions, des rôles sociaux, des espaces les plus symboliques, des langages les plus prestigieux et toutes cherchent à s'approprier ce qui confère valeur et permet

de dominer. Les possédants actuels ont relâché leur prise et avec un peu d'audace il est possible de les chasser d'un domaine qui ne porte plus leurs marques.

Un sentiment diffus mais général d'expropriation qui cette fois traverse les masses et ne se limite pas à la pensée de quelques spécialistes. L'homme moderne se sent de plus en plus exproprié : de sa demeure qui a été fabriquée, pré-construite par d'autres, de son existence, de ses loisirs qui sont programmés, de la vie politique, de la vie professionnelle à laquelle il ne participe pas réellement et encore de son corps refaçonné par une esthétique (une éthique ?) issue des mass media ("le féminin et le masculin", "la maigreur essentielle"), et encore des biens les plus universels comme la ville dont il est bouté par le bruit et par la multiplicité des informations. Il se rend même compte que sa mort ne lui appartient plus, qu'il sera, avec douceur mais avec fermeté, dirigé en des lieux où il décèdera en étant absent de sa chambre, de lui-même et de tous ceux avec qui il avait vécu. Par contre-coup, cet homme s'aperçoit qu'auparavant ses ancêtres façonnaient dans une certaine mesure, leur manière d'être en ville et d'en jouir et qu'ils avaient appris à être au centre de leur corps qu'il soit rond ou maigre et qu'ils préparaient lentement une mort à leur mesure, à leur image, une mort qui serait exactement la leur.

Quel bénéfice pouvons-nous tirer de ce concept d'appropriation ou encore pourquoi sommes-nous en droit de lui accorder une importance majeure. Il se confond, croyons-nous avec le seul sens que nous puissions donner à notre existence. Certes, il existe des garanties extérieures (comme Dieu) qui suffisent à éclairer notre destinée. Cette réserve faite, une vie c'est bien pour l'essentiel cet effort pour nous reconquérir, pour échanger ce qui nous appartient et ce qui procède de l'autre. Nous ne pouvons céder à l'ennui et à la distraction puisqu'il y a toujours cette reprise incessante de moi et de l'autre et parce que la vie sauvage, inouïe renaît en moi chaque fois que je me réapproprie quelque chose de l'Être. En revanche, quelle comédie dérisoire si j'étais seulement acteur d'une pièce qui se jouerait sans moi ! C'est ainsi que dans les prisons les plus récentes le prisonnier est acculé à un état proche de la folie parce qu'il n'a plus de prise sur l'univers carcéral trop lisse, trop uniforme (les murs, les couleurs, la lumière) pour effectuer un semblant d'appropriation. Les prisons de l'âge classique étaient, à coup sûr, moins confortables, mais, malgré l'obscurité, l'humidité, le prisonnier se trouvait en mesure par son génie d'aménager son cachot. Cette réappropriation (le re indiquant qu'il s'agit d'un sursaut perpétuel) concerne tous les êtres et tous les moments de mon existence. Tous les êtres : il fut un temps où Dieu, semble-t-il, dispensait l'homme de cet effort d'appropriation : il lui suffisait de contempler ce que le créateur lui avait légué. Par un renversement significatif nos théologiens conçoivent maintenant Dieu comme cet être engagé dans une entreprise dont il connaît mal l'issue et qui doit à chaque instant sauver de l'altérité une création qui autrement lui échapperait.

En outre, cette notion d'appropriation a le mérite de nous inciter à prendre en considération le quotidien. Car c'est à ce niveau modeste, parfois misérable qu'elle opère. Nous devons alors, nous autres chercheurs, dans les sciences humaines, daigner observer des phénomènes humbles : la rumeur

continue de la vie, les silences, les blancs, les redites, les trébuchements, les gestes parcimonieux, tout ce qui semblait manquer de noblesse et c'est pourtant bien à ce niveau que la plupart de nos existences se jouent. Les grands noms de la guerre, la stratégie éclatante de quelques généraux, les conséquences d'un traité de paix, mais aussi la manière dont les hommes arrivaient à pactiser avec l'humidité des tranchées ou les rigueurs de l'hiver, comment ils "habitaient" un baraquement, une tranchée, une vareuse, un tank. On pourrait en dire autant de la Révolution qui n'a rien changé, même si elle a bouleversé en profondeur les structures économiques et sociales, tant que les individus ne se les sont pas appropriées et tant qu'elle n'a pas permis aux hommes de mieux s'approprier leur corps, leur atelier, leur ville. En ce sens le concept d'appropriation peut prendre le pas sur celui d'aliénation ou de désaliénation. Que les hommes échappent à l'exploitation voilà qui est souhaitable mais la véritable positivité est à rechercher du côté de l'appropriation. Une tâche immense, excitante (déjà entreprise par Abraham Moles et son équipe) nous attend : surprendre ces signes minces par lesquels l'appropriation se réalise : mieux entendre, développer la finesse de notre ouïe, être attentif aux moindres bruissements, déceler par quel mouvement un être balise son espace, repérer les traces par lesquelles il marque son territoire, humer les odeurs qui dénotent qu'il s'est constitué un milieu.

Nous aimerions enfin marquer les ambiguïtés ou les difficultés de cet acte d'appropriation quand il procède par une modification de l'Autre. Nous délaierons une critique externe évidente. A coup sûr, s'il n'y a pas d'ego, si "ca" pense, parle, vit en moi, l'appropriation perd toute signification car elle suppose un propre, un centre, pour le moins une série de foyers personnels (dans notre esprit elle constitue en fait un contrepois indispensable aux notions trop envahissantes de structure ou de système). Mais c'est plutôt l'acte même de l'appropriation que nous voudrions interroger. Comment puis-je faire mien ce qui n'est pas moi ? Cette rose ? La sensation délicate que mon odorat perçoit peut m'émouvoir ; cependant il s'agit d'un retentissement de la fleur en moi mais non de son être propre qui semble me refuser. Comment trouver une médiation, un tronc commun entre ce qui m'est étranger et ma nature ? Ainsi d'une ville infinie qui m'échappe par toutes les richesses qu'elle contient et qu'y-at-il de commun entre ma conscience, voire mon corps, et cet ensemble de places, de monuments, de pierres, de jets d'eau. Sur ce point déjà, nous pouvons esquisser une réponse. La ville et l'homme se rapprochent dans leur être. La première s'imbibe de pensées, de rêves, elle est comme un précipité de matière et d'esprit. Quant à l'homme de la cité, il est façonné par le décor urbain, il devient comme pierreux, sa femme introduit de la géométrie et de l'acuité dans sa silhouette.

L'appropriation n'est-elle pas purement métaphorique et si elle recourt aux symboles, n'est-ce pas parce qu'elle connaît ses limites ? Ainsi le propriétaire d'une résidence secondaire multiplie les signes de la ruralité parce que, à l'évidence, la réalité campagnarde se refuse à lui. En brusquant notre thèse, nous serions enclins à proposer le dilemme suivant : si vous ne modifiez pas la chose, elle vous demeure extérieure, elle existe à côté de vous, mais si vous la modifiez, si vous la tourmentez pour qu'elle vous réponde et pour qu'elle se façonne à votre contact, ce n'est plus la chose que vous rencontrez mais une nouvelle réalité qui vous ressemble. Il y a bien eu

travail, praxis mais l'appropriation (et nous croyons que cette notion ne se confond pas avec les précédentes) est imparfaite. L'homme serait donc condamné à ne jamais sortir de sa similitude et de son humanité comme en témoigne la tristesse de la plupart de nos paysages façonnés à grand renfort de technique. Il ne pourrait que détruire dans la fureur ce qu'il ne peut pas posséder et ce serait le seul moyen dérisoire de montrer qu'il le possède bel et bien. En outre, pour agir sur la chose ou sur l'être, je me tiens à distance, je l'exile de ma sphère propre.

Peut-être pourrions-nous agir par ruse, par la bande : entendre les bruits de la nature démantelée, écorchée ; saisir la manière dont elle se défait -dont les portes d'un meublé se déglissent, dont un être accuse et exprime les mauvais coups que nous lui portons. Indéfiniment rôder autour des forêts, des kiosques, des monuments, entendre leurs plaintes, établir une complicité perverse, les entretenir dans cette habitude malsaine, savoir jusqu'où nous pourrions descendre ensemble de concert, entremêlés dans notre chute. Mais nous n'avons pas nécessairement à choisir entre l'action qui dénature et la passivité qui nous laisse en dehors de l'être. Il nous est possible de prendre des initiatives non violentes. L'artiste (l'artisan) s'y entend pour délivrer les virtualités du bois, de la pierre, du langage. Il existe un toucher qui est celui de la reconnaissance, de la bonne entente et non de la manipulation, un regard qui ne pénètre pas, qui n'évalue pas mais qui frissonne et qui tourbillonne. Le rêve fou serait de devenir Soleil, Forêt celtique, Vague de l'océan, Elancement des blés, Dieu. Plus modestement mais déjà d'une façon glorieuse, notre appareil sensoriel ne se contente pas de capter des renseignements. Il mime la danse de la Méditerranée, la majesté du fleuve. Il recommence la vibration des fruits, les rythmes des végétaux et des animaux. Il lui arrive d'en remettre un peu par jeu mais aussi pour rendre hommage liturgiquement à l'oiseau et à la pêche et à la grappe. Il les célèbre comme s'ils n'avaient pas tout dit ce qu'ils avaient à être et, dans cet effacement actif, il se les approprie sachant bien qu'il ne les possède pas.